

Habitat et cadre de vie à l'époque moderne





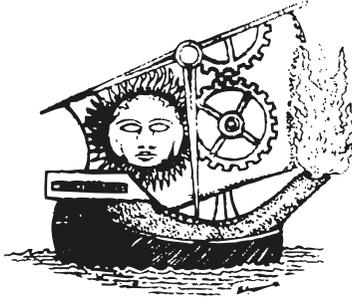
L'habitat est un marqueur social susceptible de révéler bien des us et coutumes. Ce volume fait partager les récentes découvertes, obtenues à partir d'enquêtes de terrain et de recherches dans les archives (inventaires après décès, plans d'architectes), pour mieux faire comprendre l'évolution des implantations et les structurations de l'espace habité dans lequel pénètre le lecteur.

À travers l'habitat aristocratique et clérical et ses différentes formes, les locaux professionnels et les maisons ordinaires en ville, et l'évolution des habitats ruraux, un large éventail d'études permet d'aborder bien des aspects de la vie des hommes et des femmes aux Temps modernes, une piste de recherches féconde, car le cadre de vie conditionne ou reflète souvent la façon de penser et d'agir.

Couverture : Brueghel le Jeune, dit Brueghel d'Enfer, *L'Adoration des mages, hiver*, huile sur bois, ca 1617-1633, Venise, musée Correr © De Agostini Picture Library/A. Dagli Orti/Bridgeman Images



HABITAT ET CADRE DE VIE À L'ÉPOQUE MODERNE



Bulletin de l'Association des historiens modernistes
des universités françaises
dirigé par Lucien Bély

DANS LA MÊME COLLECTION

*Les Monarchies française et espagnole
(milieu du XVI^e siècle-début du XVIII^e siècle)*

La Renaissance

*Révoltes et révolutions
en Amérique et en Europe (1773-1802)*

Les Sociétés anglaise, espagnole et française au XVII^e siècle

Les Paysages à l'époque moderne

*Les Affrontements religieux en Europe
1500-1650*

*Turcs et turqueries
(XVI-XVIII siècles)*

*L'Opinion publique en Europe
1600-1800*

*Les Circulations internationales en Europe
(1680-1780)*

*Les Universités en Europe
(1450-1814)*

*La Péninsule Ibérique et le monde
(1470-1640)*

Habitat et cadre de vie à l'époque moderne

Préface de Lucien Bély

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES
Paris

Ouvrage publié avec le concours de la faculté des Lettres de Sorbonne Université

Les Presses de l'université Paris-Sorbonne, désormais Sorbonne Université Presses,
sont un service général de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016

© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN PAPIER : 979-10-231-0515-5

ISBN DU PDF GLOBAL : 979-10-231-1045-6

I. Marjorie Meiss-Even : 979-10-231-1046-3

I. Nicolas Courtin : 979-10-231-1047-0

I. Natacha Cocquery : 979-10-231-1048-7

I. Frédéric Meyer : 979-10-231-1049-4

II. Linnéa Rollenhagen Tilly : 979-10-231-1050-0

II. Youri Carbonnier : 979-10-231-1051-7

III. Michel Figeac : 979-10-231-1052-4

III. Martine Caminade & Jean-Pierre Lacombe-Massot : 979-10-231-1053-1

Maquette : 3D2S, mise en page : Emmanuel Marc Dubois
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

fax : (33)(0)1 53 10 57 66

PRÉFACE

Lucien Bély

Un homme doit d'abord se nourrir, s'abriter et se chauffer pour survivre : c'est une évidence à laquelle nous ne pouvons qu'être sensibles aujourd'hui encore, alors qu'une partie de la population française n'a pas de domicile fixe.

L'habitat est bien une préoccupation essentielle et son étude historique pour les Temps modernes constitue donc une piste de recherche féconde qui permet d'aborder bien des aspects de la vie humaine. La maison devient souvent l'objet de grands efforts et de sacrifices consentis tout au long d'une existence. Elle sert de cadre à la vie familiale comme à la sociabilité ordinaire. Elle protège les enfants, ainsi que les meubles ou le bétail. Elle contribue parfois à l'affirmation dans la société, comme signe d'une ascension. Elle montre le rang dans un monde hiérarchisé, en particulier pour bien distinguer les seigneurs. Elle reflète aussi les activités humaines auxquelles elle sert de cadre, qu'il s'agisse de la fabrication du vin ou du travail d'un ministre.

Nous avons déjà une idée assez précise de l'habitat à l'époque moderne en visitant de magnifiques hôtels particuliers dans les villes et de splendides châteaux dans les campagnes. Si ces monuments offrent d'utiles indications sur les anciens modes de vie, ils ne correspondent qu'à une élite sociale, celle des différentes noblesses. L'historien de l'art a bien déblayé le terrain en rendant compte avec précision des choix esthétiques qui prévalent dans ces belles demeures.

Celles-ci ne peuvent suffire à l'historien. Les maisons plus simples, celles des petites gens, lui ont longtemps échappé alors qu'il laissait l'ethnologue et l'anthropologue prendre de l'avance sur ce terrain essentiel. Ce livre montre qu'un renouveau s'opère et que des études historiques se sont multipliées sur l'habitat de tous les groupes sociaux.

Cet ouvrage offre en effet un large éventail d'études pour aborder des milieux très divers, de la haute noblesse au monde des gentilshommes

campagnards, du palais de l'évêque au presbytère du curé, de la maison des villes à celle des champs. Au fil des pages, nous découvrons des moments différents et des contextes très variés.

Ce recueil montre aussi quelles sources nouvelles ont stimulé un véritable renouveau historique et comment elles peuvent être confrontées aux vestiges qui sont conservés aujourd'hui, dans une démarche proche et complémentaire de l'archéologie.

8 Ce livre donne sa place à l'habitat rural qui n'est peut-être pas le plus facile à étudier. Alors que la plus grande partie de la population vit dans les campagnes, nous avons souvent des idées très générales sur les maisons des paysans. La recherche se trouve facilitée lorsque le chercheur peut se rendre sur le terrain pour observer des témoins du passé. La maison rappelle la nature qui l'entoure et qui lui fournit des matériaux commodes. De même, cet ouvrage nous permet de pénétrer chez les artisans et les boutiquiers des villes, ainsi que chez les pauvres vicaires.

Une telle approche historique ne se contente pas d'une description des bâtiments. Elle propose des questions sur leur usage réel, ainsi sur la destination des différentes pièces, et la tâche reste ardue pour le XVII^e siècle. Dans les maisons ordinaires, nous découvrons les espaces communs, avec les escaliers, mais aussi les puits et les lieux d'aisances.

À partir du cadre de la vie quotidienne, une approche sociale et culturelle s'avère possible. Pour les très grands seigneurs, l'habitat se démultiplie et se disperse : la manière d'habiter devient alors une errance de demeure en demeure. Pour l'artisan ou pour le paysan, l'activité professionnelle se trouve imbriquée dans la vie familiale. L'habitat révèle aussi des évolutions sociales, par exemple dans la noblesse où les écarts se creusent au XVIII^e siècle.

L'habitat connaît une transformation, une évolution continue qui traduit sans doute un progrès général. Les espaces habités se dilatent, les pièces ont une attribution plus précise, les immeubles gagnent en hauteur. Parallèlement, la construction fait de plus en plus partie des activités majeures de l'économie qu'elle contribue à stimuler. Elle s'accompagne de spéculation et cela renvoie à l'histoire financière et politique d'une période donnée. Cela s'oppose ou cela rencontre la

volonté, plus ou moins forte selon les périodes, des autorités urbaines ou de l'État de donner à la ville cohérence et beauté.

Ces études précises, riches d'informations historiques et de problématiques nouvelles, évoquent avec sensibilité ce cadre matériel où se déroulait la vie des femmes et des hommes d'autrefois, riches ou pauvres, campagnards ou citadins.

Au nom de notre association, j'exprime notre gratitude à Nicolas Le Roux, notre Secrétaire général, qui a organisé le colloque à l'origine de cet ouvrage, et à Françoise Dartois-Lapeyre, notre Secrétaire générale adjointe, qui a préparé cette publication avec l'excellente équipe des PUPS.

PREMIÈRE PARTIE

Spécificités de l'habitat aristocratique et clérical

BIENVENUE CHEZ LES GUISE : SUR L'HABITAT ARISTOCRATIQUE À LA RENAISSANCE

Marjorie Meiss-Even
Université Lille 3

Souhaiter la « bienvenue chez les Guise », au moment d'approcher l'habitat aristocratique, compris comme l'ensemble des conditions d'habitation et de logement de l'élite du second ordre, s'avère vite problématique. En effet, où était-ce, « chez les Guise » ? Était-ce dans la forteresse picarde dominant la petite capitale du duché de Guise ? Dans le château familial de Joinville, en Champagne ? À l'hôtel parisien de la rue du Chaume (l'actuelle rue des Archives) ? À Nanteuil, Meudon, Dampierre, Eu, Ancerville, Éclaron ? Chacun sait que les aristocrates de l'époque moderne possédaient plus d'une résidence. Je voudrais toutefois prendre ici une certaine distance à l'égard des analyses généralement faites de cette « multipropriété » aristocratique en termes de contrôle de l'espace seigneurial ou de marquage de l'espace politique et social, pour tenter plutôt d'appréhender ce qu'induisait très concrètement le fait de vivre cet habitat éclaté. Les anthropologues de la culture matérielle nous incitent en effet à ne pas limiter notre approche de la matérialité à une dimension sémiologique dans laquelle « l'objet et la matière ne [seraient] que le signe ou la représentation symbolique d'enjeux culturels et sociaux qui se déroulent en amont ou en aval de leur manipulation¹ ». Le fait même d'habiter un espace, d'en expérimenter les dimensions, la disposition, les conditions de confort, la décoration, le fait d'user des objets qui y sont déposés, contribue à la construction du sujet au moins autant qu'à l'élaboration consciente d'un discours symbolique. Il importe par conséquent de chercher à déterminer comment les

1 Marie-Pierre Julien et Jean-Pierre Warnier (dir.), *Approches de la culture matérielle. Corps à corps avec l'objet*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 11 (« Avant-propos »).

aristocrates habitaient leurs différents lieux de résidence afin de saisir ce que le logement faisait aux logés.

Par ailleurs, la multipropriété, tout comme l'itinérance de la cour, imposaient une mobilité, pour ne pas dire un nomadisme, aux conséquences très directes en matière d'habitat. Des déplacements incessants à une époque marquée par la lenteur des convois – on ne faisait guère alors plus de 40 km par jour – impliquaient de faire de très fréquentes étapes dans des logements de fortune aménagés à la hâte par le maréchal des logis et les fourriers. La vie d'un Grand de la Renaissance se déroulait par conséquent tout autant dans ces logements d'une nuit ou de quelques jours que dans les belles demeures qui suscitent aujourd'hui encore notre admiration.

14

L'objet de cet article sera donc d'interroger, à travers le cas des Guise, l'appropriation de leur habitat par les aristocrates de la Renaissance, c'est-à-dire d'étudier la façon dont ils l'investissaient et ce que cet investissement leur faisait en retour, cela dans un contexte d'habitat pluriel, presque contradictoire, allant de la tente montée à la va-vite en rase campagne au palais grandiose décoré par les artistes les plus en vue.

SUR LA ROUTE : LE LOGIS D'ÉTAPE COMME CADRE DE VIE ORDINAIRE

L'itinérance de la cour de France jusqu'à sa fixation à Versailles en 1682 est bien connue². L'ambassadeur vénitien Marino Giustiniano, en 1535, ne pouvait que déplorer ce nomadisme qu'il jugeait fatigant et ruineux : « Jamais, du temps de mon ambassade, la cour ne s'arrêta dans le même endroit pendant quinze jours de suite³ ». En tant que membres éminents de la cour de France, les Guise suivirent le roi sur toutes les routes du royaume. Toutefois, même en dehors des périodes où ils se trouvaient à la suite du roi, les Lorrains passaient le plus clair

2 Voir les chapitres intitulés tous deux « Une cour nomade » dans les ouvrages de Jean-François Solnon (*La Cour de France*, Paris, Fayard, 1987) et de Monique Chatenet (*La Cour de France au XVI^e siècle. Vie sociale et architecture*, Paris, Picard, 2002). Voir également Jean Boutier, Alain Dewerpe, Daniel Nordman, *Un tour de France royal. Le voyage de Charles IX (1564-1566)*, Paris, Aubier, 1984.

3 *Relations des ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France au XVI^e siècle*, éd. N. Tommaseo, Paris, Imprimerie royale, 1838, 2 vol., t. I, p. 109.

de leur temps en déplacement. Ils circulaient entre leurs possessions réparties pour l'essentiel entre la Picardie, la Champagne, la Normandie, le Maine et l'Île-de-France, quand ils ne voyageaient pas pour faire la guerre. En 1562, François de Lorraine était ainsi en Champagne à la fin de l'hiver (que l'on pense au massacre de Wassy, le 1^{er} mars), il se rendit ensuite à Paris où il passa l'essentiel du printemps avant de partir pour Blois (juillet-août), puis au camp devant Bourges, puis au camp devant Rouen ; la fin de l'année se passa aux confins de la Normandie et de l'Île-de-France (bataille de Dreux, le 19 décembre)⁴. Séjourner dans l'une de leurs résidences ne leur faisait pas non plus déposer leurs malles puisque la chasse et la sociabilité au sein de la clientèle et du voisinage imposaient d'innombrables petits déplacements. En novembre 1527, alors qu'il séjournait à Joinville, Claude de Lorraine se rendit à Gondrecourt, Échenay et Montiers-sur-Saulx à la poursuite du gibier (voir **fig. 1**) ; il dormit quatre nuits hors de sa résidence habituelle au château d'En-Haut⁵. En juin 1532, il sillonna sa baronnie en logeant ponctuellement à Roches-sur-Marne, Avrainville, Joinville, Biencourt, Montiers-sur-Saulx, Stainville, si bien qu'il passa onze des trente nuits du mois hors de son château joinvillois⁶.

Au cours de ses déambulations, il était fréquent que la suite ducale demandât l'hospitalité aux gentilshommes du cru ainsi qu'aux officiers royaux ou seigneuriaux en charge dans la localité traversée, spécialement lorsque celle-ci faisait partie des domaines de la famille. Claude de Lorraine descendit ainsi chez le prévôt de Biencourt en juin 1532 ; sa veuve, Antoinette de Bourbon, logea quant à elle chez le bailli de Chaumont en novembre 1553, sur la route de sa nouvelle seigneurie de Marac⁷. L'hospitalité était alors une vertu sociale consacrée par la morale chrétienne qui faisait de l'étranger demandant un abri pour la nuit une figure du Christ⁸. Au jour du Jugement dernier, Jésus ne devait-il pas

4 BnF, ms. fr. 22433 (compte annuel de 1562).

5 BnF, fr. 8181, fol. 77-81 v^o.

6 *Ibid.*, fol. 157-214 v^o.

7 *Ibid.*, fol. 81 v^o, 188 et 466 v^o.

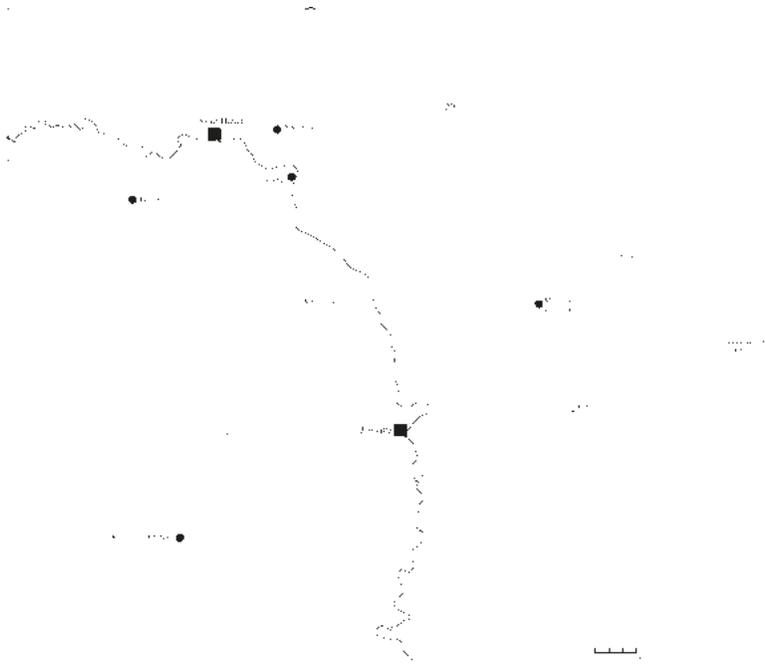
8 Daniel Roche, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003, p. 484-486.

accueillir les élus en ces termes : « [...] j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli [...] » (Matthieu, xxv, 35) ? Prendre logis chez l'habitant s'inscrivait par conséquent dans une économie morale des relations humaines. Il est bien évident toutefois que l'amour de son prochain n'était pas le seul, ni même sans doute le principal, motif qui poussait un habitant à ouvrir les portes de sa demeure au duc de Guise. Héberger le duc et sa suite était un honneur ; c'était aussi une occasion pour le logeur d'affirmer son appartenance à la clientèle ducale et de cultiver les liens de fidélité et de faveur l'unissant à son protecteur. La portée sociale et politique d'un bon accueil justifiait de se mettre en frais et en peine pour accommoder son hôte d'une nuit, d'autant qu'il n'était pas rare que le duc manifestât son contentement en offrant au propriétaire des lieux une petite somme destinée à le dédommager du dérangement et du travail supplémentaire imposé à ses serviteurs.

Faute de témoignage, il est très délicat d'approcher le ressenti de l'aristocrate amené à vivre pendant quelques heures dans une demeure qui pouvait être fort humble. François I^{er} aurait eu coutume de dire « qu'un gentilhomme, tant superbe soit-il, ne sauroit mieux recevoir un seigneur, tant grand soit-il, en sa maison ou chasteau, mais qu'il y opposast à sa veue et première rencontre une belle femme sienne, un beau cheval et un beau lévrier⁹ ». Boutade grivoise mise à part, la formule est intéressante car elle renvoie à un mode de vie noble plus qu'à un environnement matériel fastueux. Le cheval et le lévrier suggèrent en effet un propriétaire amateur de chasse et d'équitation, soit deux activités intimement liées à la culture nobiliaire et propices à l'exhibition du statut social¹⁰. Cela tendrait à prouver que le degré de confort et de raffinement d'une maison aurait moins importé, pour l'agrément d'une étape, que la présence d'un certain nombre de marqueurs du « vivre noblement ». L'hospitalité aurait alors actualisé l'idéal d'une communauté de valeurs

9 Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, *Les Dames galantes*, éd. Pascal Pia, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1981, p. 279-280.

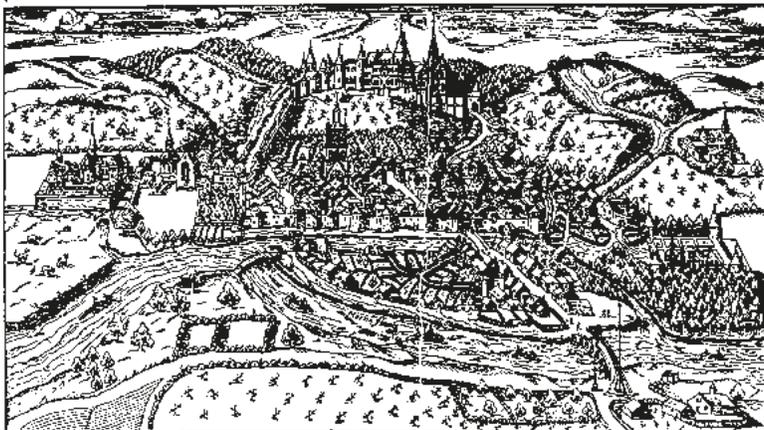
10 Marjorie Meiss-Even, « Portrait des Guise en "gentilz veneurs". La chasse noble au XVI^e siècle entre symbolique et réalité », *Histoire et sociétés rurales*, 38/2, 2012, p. 85-118.



1. Carte des environs de Joinville

18

Portrait ou Plan de la Ville de Joinville.



2. La cité de Joinville d'après la *Cosmographie* de Belleforest (1575)

célébrée dans un effacement, prétendu plus que réel, des hiérarchies internes au second ordre. Il convient cependant de ne pas idéaliser les relations nouées par la grâce de l'hospitalité. Celle-ci pouvait en effet être vécue comme une contrainte, voire comme une violence exercée par le duc à l'égard de ses logeurs. En témoigne la réaction scandalisée du prévôt de l'Hôtel, Claude Genton, en mars 1549, qui estimait avoir été traité avec le plus grand mépris par les fourriers de François de Lorraine venus prendre logis chez lui, à Paris, au nom du duc :

18

Monseigneur, votre mareschal des logis et fourrier sont venuz en ma maison où je suys demeurant qui y ont prins logis pour votre train. Et combien que je leur aye dict que ma personne et biens estoient votres et pour votre service, leur remonstrant que n'entendiez ainsi que je croy que l'on me delogeast sans me laisser de logis commodement pour ce qu'il m'en fault, ilz n'ont touteffoys laissé d'en user comme ilz eussent fait au logis du moindre crocheteur de ceste ville [de Paris], qui me fait monseigneur prandre la hardiesse vous escrire la presente affin d'entendre sur ce votre voulloir et s'il vous plaist que leur laisse le tout, je le feray et tout aultre choze qu'il vous plaira me commander¹¹.

Qu'il fût placé sous le signe de la convivialité ou sous celui de la contrainte, le séjour d'un puissant chez les officiers ou chez les hommes de sa clientèle le mettait en contact avec un cadre de vie plus modeste, moins fastueux que celui qu'il connaissait à la cour ou dans ses propres résidences. Les demeures des petites élites rurales étaient bien souvent des bâtiments de médiocre dimension, meublés sans grande recherche, bien que distingués des habitations communes par quelques traits propres aux résidences seigneuriales (colombier, tourelle) et pourvus de quelques objets et meubles censés souligner la dignité de leur propriétaire (lit garni, pièce d'orfèvrerie)¹². L'aristocrate expérimentait ainsi un confort plus rudimentaire que celui de ses propres demeures, dans le même temps qu'il vérifiait la distance sociale existant entre son logeur et lui.

¹¹ BnF, fr. 20511, fol. 47 (lettre de Genton à François de Lorraine, Paris, 27 mars 1549).

¹² Michel Figeac, *Châteaux et vie quotidienne de la noblesse. De la Renaissance à la douceur des Lumières*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 76-85.

Il en allait de même lorsque, faute d'officiers ou de clients en capacité d'héberger leur suite, les Guise s'installaient pour la nuit dans une auberge. Les pièces comptables nous ont conservé le nom de quelques-unes d'entre elles : « Le Plat d'estain » à Bar-le-Duc (1526), « l'hoste de sainte Barbe » à Stainville (1532), celui de « saint Anthoine » à Soncourt et celui de « saint Humbert » à Marac (1553), « La Croix blanche » à Saint-Nicolas, « La Charrue » à Nancy et « La Fleur de lis » à Toul (dans les années 1550), « Le Cheval blanc » à Romorantin mais aussi à Orléans (1560), l'hôte de « l'Imaige Nostre Dame » à Chateaudun (1560), « Le Heulme » à Saint-Maur-des-Fossés (1581)¹³... Sans doute ces auberges n'étaient-elles pas toutes semblables au logis de la Couronne, à Châlons-en-Champagne, où Montaigne s'émerveilla, en 1580, d'être servi dans de la vaisselle d'argent et de voir les lits garnis de « couvertes [...] de soie¹⁴ ». Certaines devaient être de celles qu'il appelait les « chétives hôtelleries », où le souper était mauvais, le vin râpeux et les draps sales¹⁵. Le périple de Montaigne à travers la France de l'Est, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie donne en effet une idée de la qualité très inégale des auberges égrenées le long des routes européennes : efficacité du chauffage, chaleur des couvertures, moelleux des lits, propreté de la chambre, taille de la pièce, autant de variables susceptibles de modifier du tout au tout l'appréciation portée sur un logis d'étape. Dans les petites villes ou les bourgs, l'offre hôtelière restreinte pouvait contraindre la suite ducale à se contenter de peu. Quand le caractère reculé d'une localité ne l'obligeait pas à trouver refuge sous de simples tentes et à mener ainsi ce que Benvenuto Cellini nommait avec amertume une vie de « gitans¹⁶ » !

Passer tant de nuits dans des logis d'étapes, parfois petits ou malcommodes, ne pouvait qu'influer sur la notion aristocratique

¹³ BnF, fr. 8181, fol. 52 v^o-53 v^o, 58, 181, 182, 444 v^o, 445, 464, 466, 467, 480 ; Archives du château de Chantilly (ACC), 1-A-14 (dépense ordinaire de juin 1560, samedi 1^{er} et dimanche 16 ; dépense ordinaire de novembre 1560, samedi 30 ; dépense ordinaire de juillet 1581, lundi 31).

¹⁴ Michel de Montaigne, *Journal de voyage*, éd. Fausta Garavini, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1983, p. 76.

¹⁵ *Ibid.*, p. 368.

¹⁶ J.-F. Solnon, *La Cour de France*, *op. cit.*, p. 61.

de confort. Peut-être est-il nécessaire de rappeler ici que le terme « confort », emprunté à l'anglais au cours du XIX^e siècle, recouvre depuis la révolution industrielle l'idée d'un bien-être matériel qui est le fruit direct d'un progrès technique (électricité, adduction d'eau)¹⁷. Les contemporains des Guise parlaient plutôt de « commodités » ou d'« aisances » et mettaient derrière ces termes une conception un peu différente du bien-être. Les réactions – positives ou négatives – des Lorrains et de leurs semblables aux conditions de leur hébergement dans ces logis d'étape sont très révélatrices de leurs attentes en la matière. Ainsi, le cardinal Jean de Lorraine se plaint vivement, lors d'une étape particulièrement inconfortable de la cour, d'être « aux crottes et au froid jusqu'aux yeux¹⁸ » ! À l'inverse, en 1556, lorsqu'il souhaite convaincre François de Lorraine de venir loger au château royal de Moulins sur le chemin de l'Italie, le sieur de Villeneuve lui promet chaleur, bon accueil et bonne chère :

Monseigneur, j'ay esté adverty quant estes party de la court pour aller en Itallye et que le chemain se passa part icy, je vous supplye ne faire point se tort à votre très humble ensian serviteur que je suys de vouloyr loger aultrepart que au château du Roy où trouverez votre logis prest et bien eschauffé et l'hoste que s'y tient qui vous fera la milheur chere et bon traictement que luy sera possible, vous donnant du vin que pansse que n'hi a point de milheur en la ville par le raport de monseigneur le mareschal de Brissac lequel a logé sceans. J'ay entendu que Madame vous acompaigne jusques à Nevers. Il me semble que la pouvez bien mener jusques en ceste ville où pance que n'a point esté en lieu où elle se trouve myeux que icy et s'il luy plaist y faire sjour, je donneray hordre qu'elle ne sy fachera point¹⁹.

17 Olivier Le Goff, *L'Invention du confort. Naissance d'une forme sociale*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1994, p. 25-27 ; Jean-Pierre Goubert (dir.), *Du luxe au confort*, Paris, Belin, 1988.

18 J.-F. Solnon, *La Cour de France*, op. cit., p. 61.

19 BnF, fr. 20540, fol. 125 (lettre de Villeneuve à François de Lorraine, Moulins, 22 novembre 1556).

Il ressort de ces quelques notations que l'espoir d'un aristocrate renaissant, lorsqu'il faisait étape quelque part, était avant tout de trouver un logis le protégeant des rigueurs du climat – du froid et de l'humidité, surtout – et un logeur disposé à lui faire bon accueil. Ce qui est somme toute bien compréhensible après une journée passée sur le dos d'un cheval à affronter les éléments et sans doute à s'ennuyer au rythme lent des chariots. L'attrait du décor, le moelleux des lits et le luxe de la vaisselle ne venaient que dans un second temps pour définir l'agrément d'un logis. Une certaine rusticité ne devait d'ailleurs pas déplaire à des hommes prompts à dénoncer l'amollissement auquel conduirait inévitablement un excès de confort et de douceur. L'angoisse de dévirilisation et de l'affaiblissement qui lui serait consécutif commandait une certaine méfiance à l'égard des logis trop douillets, méfiance qui traverse tout le siècle dans des domaines aussi différents que le logement des chiens de chasse ou la critique politique du luxe à la cour d'Henri III²⁰.

D'auberges en logements d'une nuit, les Guise arrivaient cependant dans l'une ou l'autre de leurs résidences. Ils pouvaient alors vivre la vie de château, ou plutôt la vie de châteaux.

LA VIE DE CHÂTEAUX

Comme grands propriétaires terriens, les Guise possédaient de très nombreuses résidences disséminées dans leurs différents domaines. Beaucoup n'apparaissent toutefois jamais dans les sources, ou bien tout au plus comme la maison seigneuriale dans l'énumération des éléments constituant un bien acheté ou vendu par les Lorrains. Il en va ainsi par exemple du manoir d'Arzillières, mentionné en ces termes, en 1556, dans l'acte d'achat de cette baronnie champenoise décrite comme suit : « la baronnie, terre et seigneurie d'Arzillières, qui se compose de la maison seigneuriale, basse-cour, bois, étangs, prés, terres, vignes, jardins, vergers, cens, rentes, fiefs, arrière-fiefs et autres droits²¹ ». On n'en saura

²⁰ Jacques du Fouilloux, *La Vénerie* [1573], Paris, Vve A. L'Angelier, 1614, chap. XII : « Comme doit estre situé et accommodé le Chenin des chiens » ; *L'Isle des Hermaphrodites*, éd. Claude-Gibert Dubois, Genève, Droz, 1996.

²¹ BnF, fr. 8182, fol. 42 v^o.

pas plus sur cette demeure, peut-être d'ailleurs parce que les Guise n'y mirent guère les pieds au cours de leur existence. Seules une vingtaine de résidences émergent des sources de façon un peu plus particularisée²².

Il s'agit tout d'abord des châteaux et demeures de Champagne : le château féodal de Joinville, capitale des Guise, bien sûr, où Claude de Lorraine et Antoinette de Bourbon s'installèrent au début des années 1520 et qui fut considérablement remanié entre 1551 et 1557, puis à nouveau en 1565-1567 ; le pavillon d'agrément du Grand Jardin, toujours à Joinville, bâti entre 1533 et 1546 ; le château de Doulevant ; le château d'Éclaron, à proximité immédiate du site principal du haras ducal, mis au goût du jour entre 1550 et 1562 ; le château d'Ancerville, remanié entre 1554 et 1562 ; celui de Roches-sur-Marne, où eurent lieu des travaux dont on ne sait rien en 1501-1505 puis à nouveau en 1551 ; celui de Montiers-sur-Saulx, fort délabré à la date de 1556 ; celui enfin de Marac, que la duchesse douairière fit visiter par des maîtres maçons et charpentiers lors de sa prise de possession au début des années 1550.

Il s'agit ensuite des palais et beaux châteaux d'Île-de-France : l'hôtel parisien de la rue du Chaume, acquis de la famille Babou de La Bourdaisière en juin 1553 et profondément remanié entre cette date et la fin de l'année 1557 ; le château de Nanteuil, construit, semble-t-il, dans une inspiration serlienne par la famille de Lenoncourt et acquis par les Guise en 1555 ; les châteaux de Dampierre et de Meudon, propriétés du cardinal Charles de Lorraine respectivement en 1551 et 1552 et transmis à Henri de Lorraine, troisième duc de Guise ; le palais du Grand-Ferrare à Fontainebleau, enfin, donné en 1557 par le cardinal Hippolyte d'Este à François de Lorraine, époux de sa nièce Anne.

Il s'agit enfin en Picardie du château ducal de Guise, du château de Rumigny et, aux confins des terres picardes, de la Champagne et de l'Île-de-France, du château de Marchais ; en Normandie, du château d'Eu ; et, pour en terminer, des hôtels urbains de Calais et de Sablé-sur-Sarthe.

²² Voir en particulier AN, KK 906 et KK 908 ; AN, 300 AP II 404* ; BnF, fr. 22433 ; ACC, 1-A-14 et 1-CB-2.

Bien que plus singularisées que les simples « maisons seigneuriales » des actes notariés, quelques-unes de ces demeures n'apparaissent que furtivement dans les sources, à la faveur par exemple d'une lettre informant le duc de Guise de l'avancée d'un chantier ou bien d'une procédure de transfert de propriété. Il en va ainsi, par exemple, du château de Rumigny, sur lequel nous disposons de quelques lumières grâce à la conservation d'un compte des travaux qui y furent réalisés en 1539, ou du palais du Grand-Ferrare à Fontainebleau, bien connu des historiens de l'art mais très peu présent dans les sources ducales²³. D'autres demeures, en revanche, se distinguent comme les réels lieux de vie des Guise : ils ne sont pas alors l'une des multiples facettes de l'habitat ducal, mais bien « chez les Guise », des lieux appropriés, investis, voire aimés de leurs propriétaires.

Quels étaient ces lieux ? Il faut commencer par traiter rapidement d'un paradoxe : « chez les Guise », ce n'était pas vraiment à Guise. Le château de la capitale du duché picard était en effet bien trop marqué par sa fonction militaire pour faire office de lieu de résidence plaisant. Intégré à la constellation de places fortes destinée à protéger les marches septentrionales du royaume, le château fit l'objet d'une modernisation poussée au cours des années 1530 et 1540 afin de respecter les principes architecturaux de la trace italienne²⁴. Les ingénieurs Jean de Saint-Rémy,

23 ACC, 2-D-34 ; BnF, manuscrits, collection Clairambault (Clair) 349, fol. 22 (lettre du cardinal de Ferrare à François de Lorraine, 1^{er} février 1557). Sur le Grand-Ferrare, voir Jean-Pierre Babelon, « Du Grand-Ferrare à Carnavalet. Naissance de l'hôtel classique », *Revue de l'art*, 40-41, 1978, p. 83-108.

24 Sur la modernisation de la forteresse de Guise, voir : ACC, 1-D-7 et 1-A-14 ; BnF, fr. 20511, fol. 60 (lettre de Louis de Sorbey à François de Lorraine, Guise, 20 avril 1550) ; BnF, fr. 20512, fol. 137 (lettre de M. de Vasse à François de Lorraine, Compiègne, 1^{er} juillet 1557) ; BnF, fr. 20513, fol. 39 (lettre de Louis de Croisy à François de Lorraine, Guise, 3 octobre 1551) ; BnF, fr. 20515, fol. 13 (lettre de M. de Villebon à François de Lorraine, Guise, 9 juin 1552) ; BnF, fr. 20536, fol. 55 (lettre d'Antoine de La Garde, gouverneur de Guise, à François de Lorraine, Guise, 21 septembre 1558) ; BnF, fr. 20540, fol. 43 et 73 (lettres de M. de L'Eschelle à François de Lorraine, Guise, 27 mai et 17 juin 1556) ; BnF, fr. 20541, fol. 95 (lettre de Louis de Croisy [?] à François de Lorraine, Guise, 4 mars 1551) ; BnF, fr. 20544, fol. 148 (lettre d'un auteur non identifié à François de Lorraine, Guise, juin 1553) ; BnF, fr. 20545, fol. 109 (lettre de M. de L'Eschelle à François de Lorraine, Guise, 15 octobre 1555) et 145 (état de la recette et de la dépense faites par le receveur du duché de Guise pour la ville et le château de Guise du 1^{er} septembre au 19 octobre 1555) ; BnF, fr. 20551, fol. 5

Girolamo Bellarmato, Migliorino Ubaldini et un mystérieux Italien appelé Dominique s'y succédèrent sur ordre de François I^{er} et d'Henri II. Même si les Guise jouaient de leur autorité seigneuriale pour faire travailler les habitants des environs au terrassement, s'ils suivaient de très près l'avancée du chantier, s'ils contribuaient largement au financement de l'opération, si leurs armes enfin ornaient les canons défendant la forteresse, ils ne pouvaient abstraire leur château d'une politique royale de mise en défense du territoire. Leurs passages à Guise furent par conséquent surtout des visites commandées par les besoins de la vie militaire, de la gestion des terres ou du maintien de leur autorité seigneuriale.

24 Si l'on veut vraiment entrer « chez les Guise », mieux vaut quitter la Picardie et filer droit vers la Champagne et vers Joinville. Le château féodal de la petite cité des bords de Marne était sans conteste le lieu de vie par excellence des Lorrains. Claude de Lorraine et Antoinette de Bourbon s'y installèrent au début des années 1520, après que l'entrée au couvent de Philippe de Gueldre, la mère de Claude, eut rendu disponible le bâtiment qui faisait jusque là partie de son douaire (1519). Le contrat de mariage du premier couple ducal fut modifié dès 1521 pour permettre à Antoinette de Bourbon de prendre son douaire, le cas échéant, sur Joinville au lieu de Guise et La Ferté-Bernard, ce qui dit assez l'importance nouvelle prise à cette date par la baronnie champenoise²⁵. En juillet 1524, Claude de Lorraine écrivait en tout cas de Joinville : « puis peu de temps en ce je suis venu icy faire ma residence²⁶ ». Près de trente ans plus tard, l'édit d'érection de la baronnie de Joinville en principauté (1552) faisait un argument du fait que les Guise y avaient élu domicile :

(lettre de M. de La Baune à François de Lorraine, Guise, 15 juin 1553) ; BnF, fr. 22433, fol. 132 v^o (compte annuel des recettes et dépenses pour l'année 1562) ; BnF, Clair 344, fol. 168 (lettre de M. d'Estrées à François de Lorraine, 13 juin 1550) ; BnF, Clair 345, fol. 121 (lettre de Robert de La Marck à François de Lorraine, sans date) ; BnF, Clair 348, fol. 183 (lettre d'Antoine de La Garde, gouverneur de Guise, à François de Lorraine, Guise, 23 juin 1555).

²⁵ BnF, fr. 8182, fol. 4.

²⁶ BnF, fr. 20468, fol. 249 (lettre de Claude de Lorraine aux élus de Châlons-en-Champagne, juillet 1524).

[...] joint aussi que de ladicte baronnie dépend grand nombre de fiefs, arrière-fiefs et vassaux ; et y a ville et maison de grande et ancienne marque, où par ci devant feu nostre cousin le duc de Guise, son père, de tres recommandable memoire, a fait ordinairement sa principale demeure, comme fait encore aujourd’huy nostre dict cousin, son filz [...] ²⁷.

D’où venait cette place éminente du château de Joinville dans la vie des Guise ? Les premières raisons sont à chercher du côté de l’intérêt qu’avaient les Guise à s’installer en Champagne. La rivalité qui opposa la maison de Lorraine à Charles de Rohan-Gié à propos de la possession du duché de Guise, apaisée par un accord conclu en janvier 1527 seulement, eut sûrement sa part dans ce choix en disqualifiant l’option picarde. Mais plus encore, Joinville présentait l’insigne avantage d’être aux portes de la Lorraine, ce qui permettait aux Guise, cadets de la famille ducale de Lorraine ayant hérité de toutes les possessions françaises de leurs ancêtres, de rester en contact étroit avec la puissante maison souveraine dont ils étaient issus. Dernier intérêt de la cité haut-marnaise : le rapprochement induit avec un précédent seigneur des lieux, Jean de Joinville, l’ami de Louis IX et historien des croisades. Ce hasard n’était pas pour déplaire à une famille qui continuait à clamer ses droits sur le royaume de Jérusalem en revendiquant sa filiation avec Godefroy de Bouillon. Antoinette de Bourbon se chargea d’ailleurs d’entretenir le lien symbolique en faisant réaliser une copie manuscrite de la *Vie de saint Louis* rédigée par Jean de Joinville, aujourd’hui conservée à la Bibliothèque nationale de France ²⁸.

Cependant, le château de Joinville fut bien plus qu’un symbole du pouvoir des Guise et de leurs prétentions. Il fut à la fois leur berceau, leur retraite et leur tombeau. Leur berceau, car tous les enfants, petits-enfants et même les arrière-petits-enfants du premier couple ducal y vécurent leurs premières années, sous l’autorité ferme mais bienveillante de la

²⁷ BnF, fr. 8182, fol. 21 v^o.

²⁸ BnF, fr. 10148.

duchesse Antoinette de Bourbon²⁹. Leur retraite, car c'était là que les Guise se repliaient lorsque la faveur royale venait à leur manquer, là aussi qu'ils venaient se reposer des affres de la vie de cour en profitant des plaisirs de la chasse ou de l'entretien de leur haras³⁰. Leur tombeau, enfin, car ce fut dans l'église Saint-Laurent, accolée au château, que se fixa la nécropole ducale ; un couloir permettait même aux habitants du château d'entrer directement dans la chapelle sans passer par l'extérieur³¹.

Il est certain que l'exceptionnelle longévité d'Antoinette de Bourbon fut pour beaucoup dans tout cela. Née en 1494, elle mourut en 1583, à l'âge de 89 ans, après avoir survécu pendant 33 ans à son époux. À l'époque de son mariage, elle passait déjà le plus clair de son temps à Joinville ; la mort de Claude de Lorraine, en 1550, fit qu'elle ne quitta presque plus son château champenois, en devenant ainsi l'âme. Ses contemporains l'associaient à cette vaste demeure de façon très étroite. Claude Haton assurait que les reîtres, en 1568, avaient épargné Joinville « pour la reverence de laditte dame qui y faisoit sa demeure continuelle³² ». François de Belleforest rendait dans sa *Cosmographie* (1575) un vibrant hommage à la duchesse douairière :

Je fais aussi icy tel compte de cette ville [de Joinville], quoy que petite, pource que c'est le domicile, & retraite de vertu, & chasteté qui sembloit estre chassée de la France, où elle reside en la compaignie de cette très illustre Princesse, & vray miroir de pudicité Madame Antoinette de Bourbon [...], laquelle Dame vit encor à present, & se tient à Joinville

29 Voir par exemple ACC, 1-A-14 (dépense des enfants du duc de Guise pour l'année 1555).

30 Voir par exemple BnF, fr. 3231, fol. 83 (lettre du cardinal de Guise au duc de Nemours, sans date).

31 AN, N III, Haute-Marne, n° 4 : Plan par terre du château de Joinville. Sur le tombeau de Claude de Lorraine et Antoinette de Bourbon, voir notamment : Isabelle Balsamo, « Les tombeaux des Guises », dans Jean Balsamo (dir.), *Les Funérailles à la Renaissance*, Genève, Droz, 2002, p. 171-184 ; Ian Wardropper, « Le mécénat des Guise. Art, religion et politique au milieu du xvi^e siècle », *Revue de l'art*, 94, 1991, p. 27-44 ; *Primate, maître de Fontainebleau*, Paris, Éditions de la RMN, 2004, p. 367-382. Voir aussi Rémy Belleau, *Œuvres poétiques*, t. II : *La Bergerie* [1565], éd. Guy Demerson et Marie Madeleine Fontaine, Paris, Champion, 2001, p. 23-25.

32 Claude Haton, *Mémoires*, éd. Laurent Bourquin, Paris, Éditions du CTHS, 2001-2007, 4 vol., t. II, p. 210 (1568).

près la memoire de ses enfans, & mary, attendant l'heure qu'il plaira à Dieu l'appeller pour aller jouyr en l'autre siecle de leur compaignie³³.

Belleforest reprenait là un éloge dû à la plume de Rémy Belleau puisque celui-ci, dans la première journée de sa *Bergerie* (1565), fit de la vieille duchesse la « sainte et venerable Princesse » dont la demeure était le refuge de la vertu³⁴. De passage à Vitry-le-François sur le chemin des bains de Plombières, en 1580, Montaigne écrivit encore : « Nous apprîmes là [...] que madame la douairière de Guise de Bourbon, âgée de quatre-vingt-sept ans, était encore vivante, et faisant encore un quart de lieue de son pied³⁵ ». En veillant sur la prime enfance de trois générations de Lorrains, comme sur le tombeau de son mari puis de son fils François au sein même du château de Joinville, Antoinette de Bourbon fit de celui-ci le centre de la vie familiale des Guise.

Dans une certaine mesure, le château de Joinville était en fait le centre d'un système résidentiel champenois. Le pavillon du Grand Jardin, situé en contrebas du château, en formait une sorte d'appendice, une annexe dans un espace moins contraint par la topographie et donc plus propice à la création d'un beau jardin où l'eau jouait le premier rôle³⁶. Ses dimensions modestes ne pouvaient en faire un réel lieu de vie, bien qu'Henri de Lorraine n'ait pas dédaigné, à l'occasion, d'y faire dresser son lit pour un court séjour champenois³⁷. Par ailleurs, cinq châteaux de moindre importance (Doulevant, Montiers-sur-Saulx, Éclaron, Roches-sur-Marne et Ancerville) accueillait fréquemment les Guise lorsque, en séjour à Joinville, ils décidaient de faire de longues parties de chasse. En novembre 1527, Claude de Lorraine fit halte à Montiers-sur-Saulx lors d'une poursuite de gibier, tout comme en juin

33 François de Belleforest, *La Cosmographie universelle de tout le monde*, Paris, N. Chesneau, 1575, t. I, p. 349.

34 R. Belleau, *La Bergerie*, éd. cit., p. 23 et 33.

35 M. de Montaigne, *Journal de voyage*, éd. cit., p. 77.

36 Diane Vlaswinkel-Timmer, « Le château du Grand Jardin à Joinville : un joyau de la Renaissance », *Cahiers haut-marnais*, 188-189, n° spécial « Joinville et les Guises », 1992, p. 42-59.

37 BnF, fr. 20472, fol. 111 et 175 (lettres d'Henri de Lorraine à Catherine de Clèves, non datée).

1532, date à laquelle il s'arrêta aussi à Roches ; le mois précédent, il avait séjourné quelque temps à Doulevant en compagnie de la duchesse³⁸. Dans une lettre datant sans doute du milieu des années 1560, le cardinal de Guise annonçait au duc de Nemours que ses neveux et lui s'en allaient à Éclaron pour s'adonner à la chasse au sanglier³⁹. Toutes ces résidences firent l'objet de travaux au cours des années 1550, en particulier les châteaux d'Éclaron et d'Ancerville qui furent profondément réaménagés pour obéir aux nouveaux canons architecturaux⁴⁰. La correspondance de François de Lorraine au cours de cette décennie témoigne de son vif intérêt pour les chantiers en cours dans cette région où il aimait passionnément chasser. Ces cinq châteaux constituaient ainsi des prolongements du château de Joinville au sein de la baronnie, jusqu'à former un maillage serré pour un espace vécu, intensément parcouru⁴¹. C'est alors l'ensemble du domaine ducal champenois qu'il convient de considérer comme l'habitat des Guise.

Si le château de Joinville et ses cinq satellites représentent, dans le cas des Guise, l'exemple abouti de l'appropriation de son habitat par une famille, et ce, au moins jusqu'à la mort d'Antoinette de Bourbon en 1583, le château de Nanteuil, aux confins de l'Île-de-France et de la Picardie, constitue quant à lui un bel exemple d'appropriation individuelle. Nanteuil était considéré par tous les membres de son entourage comme le château d'Anne d'Este, l'épouse de François de Lorraine. Les deux conjoints achetèrent ensemble le comté en 1555,

³⁸ BnF, fr. 8181, fol. 77-81 v^o et 157-214 v^o.

³⁹ BnF, fr. 3231, fol. 83 (lettre du cardinal de Guise au duc de Nemours, non datée).

⁴⁰ BnF, fr. 20540, fol. 55 (lettre de Jean Le Seurre à François de Lorraine, Ancerville, 1^{er} juin 1556) ; BnF, fr. 20543, fol. 137 (lettre de François de Hangest à François de Lorraine, Joinville, 2 juin 1550) ; BnF, fr. 20554, fol. 61 (lettre de François des Boves à François de Lorraine, Saint-Dizier, 18 janvier 1556) et 127 (lettre de Jean Vanesson, maître maçon, à Anne d'Este, Joinville, 19 février 1556) ; BnF, fr. 22433, fol. 91, 96, 130 v^o et 154 (comptes annuels de 1562 et 1563) ; BnF, Clair. 347, fol. 295 (lettre de François de La Chaussée à François de Lorraine, Joinville, 31 juillet 1554) ; AN, 300 AP II 404* (inventaire de Joinville), fol. 539-543 ; AN, KK 906 (inventaire des titres de la principauté de Joinville, 1561), fol. 202 ; ACC, 1-A-14 (dépense extraordinaire de novembre 1560), fol. 2 v^o ; ACC, 1-A-14 (recherches de Le Coigneux sur les comptes de la maison de Guise).

⁴¹ Pour le rôle de la chasse dans l'appropriation du territoire ducal, voir M. Meiss-Even, « Portrait des Guise en "gentilz veneurs" », art. cit., p. 102-105.

mais la duchesse fit rapidement du château sa résidence favorite et y mit au monde l'un de ses enfants en 1557⁴². Elle prit les commandes de toutes les opérations concernant le domaine et son château : elle fit construire dès 1557 un jeu de paille-maille qui fit le bonheur de son fils aîné, dépensa au moins 3 000 livres en 1560 pour diverses réparations et fit édifier de nouveaux bâtiments en 1562-1563⁴³. À la mort de François de Lorraine, Anne d'Este garda sa faveur au château de Nanteuil, à tel point qu'un correspondant du duc de Nemours, peu après leur mariage en 1566, évoqua le bâtiment en l'appelant « la belle mayson de madame votre femme⁴⁴ ». Elle dut néanmoins s'en séparer lorsque son fils Henri, perclus de dettes, se vit dans l'obligation de vendre le comté à Gaspard de Schomberg, en 1578⁴⁵.

Le statut de l'hôtel de Guise, à Paris, est plus ambigu. L'importance croissante de la capitale dans la vie politique du royaume, et l'obligation qu'avaient les Guise d'y entretenir leur popularité, avaient rendu nécessaire l'acquisition d'un hôtel susceptible de devenir la vitrine de la puissance des Lorrains. Ce fut fait en 1553, et les années qui suivirent virent les meilleurs artistes et artisans – le Primatice, Niccolò dell'Abbate, mais aussi Thomas Le Plastrier, Jean de La Hamée – conjuguer leurs talents pour faire de l'ancien hôtel de Clisson le « Louvre des Guise », pour reprendre l'heureuse expression de Jean-Pierre Babelon⁴⁶.

42 BnF, fr. 8182, fol. 91 v^o-99 v^o ; BnF, fr. 20467, fol. 153 (lettre d'Henri de Lorraine à François de Lorraine, Villers-Cotterêts, 27 avril 1557).

43 BnF, fr. 20467, fol. 153-154 (lettre d'Henri de Lorraine à François de Lorraine, Villers-Cotterêts, 27 avril 1557) ; ACC, 1-A-14 (recherches de Le Coigneux sur les comptes de la maison de Guise), fol. 1 v^o ; BnF, fr. 22433, fol. 39 v^o et 98 v^o (rubrique « Bastimens que madame fait faire à Nantheuil »).

44 Christiane Coester, *Schön wie Venus, mutig wie Mars. Anna d'Este, Herzogin von Guise und Nemours (1531-1607)*, München, Oldenbourg, 2007, p. 136.

45 BnF, fr. 8182, fol. 175 v^o-186.

46 BnF, fr. 8182, fol. 58 v^o-82 v^o ; BnF, fr. 20522, fol. 39 (lettre du prévôt des marchands et des échevins de la ville de Paris à François de Lorraine, Paris, 5 août 1556) ; BnF, fr. 20537, fol. 30 (lettre de Guillaume d'Aboncourt à François de Lorraine, Paris, 18 juillet 1556) ; BnF, fr. 20554, fol. 13 (lettre du Primatice à François de Lorraine, Fontainebleau, 28 octobre 1555) ; BnF, fr. 22433, fol. 79 v^o, 82, 87 v^o-88, 92 v^o, 147 v^o (comptes annuels de 1562 et 1563) ; BnF, Clair 348, fol. 20 (lettre de Gaucher de Foissy à François de Lorraine, 23 janvier 1556) ; BnF, Clair 349, fol. 128 (lettre de Mathurin Richer à François de Lorraine, Paris, 16 juillet 1556), 164 (lettre d'un auteur non identifié à François de Lorraine, 6 août 1556) et 196 (lettre de Simon Basdoulx

Conscients de son importance symbolique, les Guise utilisèrent un artifice juridique pour le protéger des créanciers en le mettant en la possession de leur héritier. Le palais devint un lieu incontournable de la vie politique parisienne dans la seconde moitié du siècle, notamment aux heures sombres de la Saint-Barthélemy puis de la Ligue. Était-il pour autant un lieu où les Guise aimaient à vivre ? Les sources ne délivrent aucune indication dans ce sens, ni dans le sens contraire, d'ailleurs. Tout au plus peut-on remarquer que l'hôtel était doté de tous les espaces d'agrément et de sociabilité qui étaient désormais de mise dans une demeure de qualité : bibliothèque, étuves, jeu de paume, en particulier. Quels que fussent leurs sentiments à l'égard de leur hôtel parisien, François puis Henri de Lorraine y vécurent de plus en plus et surent l'utiliser dans leurs combats pour le pouvoir.

Menée dans la perspective de l'appropriation des espaces, l'étude de la multipropriété aristocratique conduit ainsi à distinguer les simples possessions des véritables lieux de vie dont le choix repose sur un ensemble de facteurs mêlant intérêts et affects.

Rappeler que les châteaux et palais de la Renaissance étaient des lieux de vie investis et appropriés – que les raisons de cet investissement fussent d'ordre stratégique ou bien plus émotionnelles – doit permettre d'éviter un écueil : celui de considérer ces bâtiments, leur décoration et les objets qui les meublent comme de purs discours sociaux ou politiques destinés à faire comprendre à tout un chacun l'éminente position de leurs possesseurs. Comme tout cadre de vie, ils participaient aussi à la construction psychologique, sociale et culturelle des personnes qui les habitaient. Je reprends ici à mon compte le manifeste du groupe « Matière à penser », animé par l'anthropologue Jean-Pierre Warnier :

à François de Lorraine, Paris ?, 17 août 1556) ; AN, Minutier central des notaires parisiens (MC), étude XLIX, liasse 101, marchés de peinture des 5 novembre 1554 et 14 mars 1555 ; ACC, 1-A-14 (recherches de Le Coigneux sur les comptes de la maison de Guise). Voir aussi Charles-Victor de Langlois, *Les Hôtels de Clisson, de Guise et de Rohan au Marais*, Paris, J. Schemit, 1922 ; Charles Samaran, « Le Primatice et les Guises d'après des documents inédits », *Études italiennes*, 3, 1921, et Jean-Pierre Babelon, « L'hôtel de Guise », dans Roland Mousnier et Jean Mesnard (dir.), *L'Âge d'or du mécénat (1598-1661)*, Paris, Éditions du CNRS, 1985, p. 69-75.

L'anthropologie contemporaine pense les objets matériels en les rapportant à autre chose que la matière : au discours, aux structures de la pensée, à la stratification sociale ! Tout ceci est fécond mais laisse une part d'impensé : le corps à corps entre les humains et la matière dans la manipulation ludique et fonctionnelle, comme espace de production de la culture à l'état naissant⁴⁷.

Considéré de la sorte, l'examen du cadre de vie aristocratique s'émancipe en partie des approches stylistiques comme des analyses de type sémiologique : il ne s'agit plus tant alors d'essayer de cerner la qualité artistique d'un environnement matériel ni même d'envisager la lisibilité sociale de ce dernier, mais plutôt (ou en complément) d'évaluer l'effet qu'eut cette matérialité sur ceux qui la pratiquaient au quotidien.

Reprenons le cas des Guise. L'investissement financier qu'ils consentirent pour mettre leurs principales résidences au goût du jour est indiscutable. Alors que Claude de Lorraine et Antoinette de Bourbon n'étaient que médiocrement meublés au regard de leur rang au moment de leur mariage, Henri de Lorraine était, soixante ans plus tard, lorsqu'il récupéra l'héritage de son oncle le cardinal de Lorraine après celui de son père François, à la tête d'un patrimoine mobilier et immobilier d'une exceptionnelle qualité. Que l'on pense au château du Grand Jardin, considéré comme l'une des premières manifestations de l'inspiration de Serlio en France, au château de Dampierre, choisi par Androuet du Cerceau pour figurer parmi ses *Plus excellents Bastimens de France*, ou bien encore à la grotte de Meudon, qui faisait l'admiration de ses contemporains⁴⁸. Le troisième duc de Guise avait encore en sa possession la somptueuse tapisserie des *Chasses de Maximilien*, qui est à l'heure actuelle l'un des trésors du musée du Louvre, ainsi qu'une très riche collection de vaisselle d'apparat, d'objets en cristal, en lapis-lazuli ou en calcédoine, de marbres anciens et de peintures modernes. Au-delà

47 M.-P. Julien et J.-P. Warnier (dir.), *Approches de la culture matérielle*, op. cit., p. 99.

48 Jean-Pierre Babelon, *Châteaux de France au siècle de la Renaissance*, Paris, Flammarion, 1989 ; Anne-Marie Lecoq, « "Queti et musis Henrici II. Gall. R." Sur la grotte de Meudon », dans Marc Fumaroli, Philippe-Joseph Salazar et Emmanuel Bury (dir.), *Le Loisir lettré à l'Âge classique*, Genève, Droz, 1996, p. 94-115.

de la qualité intrinsèque des bâtiments et des objets en question, au-delà aussi de leur incontestable valeur distinctive, les possessions des Guise participaient de ce que Peter Burke a nommé la « domestication » ou « quotidianisation » de la Renaissance, c'est-à-dire le passage dans le cadre de vie habituel des formes et idées nouvelles apparues pour l'essentiel au cours du xv^e siècle⁴⁹. Or, si l'on est convaincu que le rapport de l'individu à l'objet et à la matérialité est une interaction créatrice de culture, il faut avancer l'hypothèse que cette « domestication » de la Renaissance fut aussi pour l'aristocratie une *intérieurisation* des références culturelles humanistes. La progressive adoption par les élites sociales des valeurs de culture, de grâce et de raffinement vantées notamment par Castiglione ne fit donc pas que se refléter dans les objets dont ces mêmes élites se mirent à s'entourer : elles y puisèrent leur force.

49 Peter Burke, *La Renaissance européenne*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 205-287 (chap. 5 : « La “domestication” de la Renaissance »).

TABLE DES MATIÈRES

Préface, par <i>Lucien Bély</i>	7
---------------------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

SPÉCIFICITÉS DE L'HABITAT ARISTOCRATIQUE ET CLÉRICAL

Bienvenue chez les Guise : sur l'habitat aristocratique à la Renaissance Marjorie Meiss-Even.....	13
------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

Habiter un hôtel particulier à Paris au xvii ^e siècle d'après les inventaires après décès Nicolas Courtin	33
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

L'hôtel aristocratique, lieu du changement urbain. Paris au xviii ^e siècle Natacha Coquery	47
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

Entre notabilité et modestie cléricale : l'habitat du clergé séculier en France à l'époque moderne Frédéric Meyer	69
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

DEUXIÈME PARTIE

ESPACES COMMUNS ET LOCAUX PROFESSIONNELS EN VILLE

Habiter ensemble : les espaces communs dans les maisons ordinaires à Paris (1650-1790) Linnéa Rollenhagen Tilly.....	105
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

L'habitat et les locaux à usages professionnels en ville au xviii ^e siècle Youri Carbonnier.....	135
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

215

TROISIÈME PARTIE
HABITAT RURAL ET MODES DE VIE

Vivre en gentilhomme campagnard au siècle des Lumières Michel Figeac	171
Structure et évolution du mas de l'Albera à l'époque moderne Martine Camiade et Jean-Pierre Lacombe-Massot	193
Table des matières	215